



Bulletin de l'association

Sainte Jeanne d'Arc

de Poitiers

N°5 - NOËL 2018

*Les hommes
batailleront et Dieu
donnera la victoire*

Contacts

Courriel (de préférence) :
jeannedarcpoitiers@gmail.com

Secrétariat :
M. Laurent COGNY
Association Sainte Jeanne d'Arc
5 bis, rue Jean-Jaurès Bât A Appt 8
86000 POITIERS

Correspondants :

Jean AUGUY
05 49 51 48 50
Vincent LARROQUE
05 17 43 82 04
Yves PREVOT-STARK
05 49 06 11 97

Site internet :

<http://association-sainte-jeanne-d-arc-poitiers.e-monsite.com/>

ÉDITORIAL

Chers lecteurs,

Ce bulletin fête son premier anniversaire. Il ne tient qu'à vous de lui permettre de continuer de paraître en vous abonnant ou en abonnant des proches ou en soutenant financièrement notre association. Utilisez pour cela le feuillet joint à ce numéro.

À l'occasion de cette fête de Noël, nous vous proposons ce poème de Pierre Pascal (1909-1990), intitulé « Nativité » :

Dans l'étable où flotte une odeur de roses
autour de l'Enfant, venu de si loin,
autour du Mignon qui ne sourit point,
quatre anges sans ombre, un à un, se posent.

Seigneur, sur votre croix,
souvenez-vous de moi !

De leur pâleur éclairant la cabane,
quatre anges en pleurs, sévères et doux,
se penchent vers Lui, mais restent debout
devant le Fils, entre un bœuf et un âne.

Souvenez-vous de moi,
Seigneur sur votre croix !

Le premier d'entre eux, s'inclinant, lui donne
un petit livre où rien ne fut écrit.
À voix basse, il dit seulement : « Voici
ce qu'après toi ne lira plus personne ! ».

Seigneur, sur votre croix,
souvenez-vous de moi !

Sainte fête de Noël à tous.

Alors le second des anges s'avance,
serrant à deux mains, le double tranchant
d'un brant de cristal : « Au jour de Satan,
ce glaive sera ta seule défense ! ».

Souvenez-vous de moi,
Seigneur, sur votre croix !

Le troisième vient et met, près de l'arme,
battu de neuf, un calice de fer.
« Le monde » – dit-il – « te sera désert.
Tu pourras, du moins, y boire tes larmes ! ».

Seigneur, sur votre croix,
souvenez-vous de moi !

Le dernier s'approche, et ses mains sont vides.
Il ne sait que geindre entre deux sanglots :
« Pauvret, né de Dieu, tu n'auras pour lot
que le repentir d'un traître cupide ! ».

Souvenez-vous de moi,
Seigneur, sur votre croix !

J. AUGUY

LE MOT DE NOTRE AUMÔNIER

Pendant quatre semaines, l'Église, par sa liturgie, par ses cantiques, nous fait répéter : « Venez, Seigneur, venez ! » Quel est donc le sens profond de cet appel ? Dieu n'a pas à venir, il est partout ; il n'a pas à se rapprocher de l'humanité, il est toujours proche. Pour nous en convaincre, il s'est fait l'un d'entre nous. Par conséquent, nous n'avons pas à nous demander s'il viendra. L'Église ne veut pas que nous nous posions la question, elle nous dit seulement : préparez les chemins par lesquels il doit passer... Rectifiez, nivelez... Ouvrez toutes grandes les portes pour qu'il entre. Il viendra, c'est indubitable. Le seul problème est de savoir s'il trouvera notre cœur prêt à l'accueillir, et si notre appel est vraiment sincère lorsque nous lui disons : « Venez ». Si ce n'est pas le cas, cela veut dire que nous voulons que le malentendu de Bethléem se renouvelle : ce Sauveur qu'un peuple entier, de par sa mission, était chargé d'espérer et d'attendre, lorsqu'il est apparu enfin à l'endroit précis et au temps exact où il devait venir, ce Sauveur n'a trouvé autour de lui que quelques bergers convoqués par les anges, et les mages d'Orient, étranges et imprévus. Le peuple et les officiels, eux, n'étaient pas là. Au grand rendez-vous, on s'était manqué. Finalement, ils n'avaient pas la moindre envie du Sauveur et du salut, parce qu'ils n'avaient aucun désir du bien et du mieux, et par toute leur attitude ils disaient : « Ne venez pas ! »

Il nous faut donc à notre tour scruter nos âmes, loyalement, et éprouver notre sincérité : oui ou non, nous sentons-nous malades, blessés, affamés, errants ? Oui ou non, voulons-nous sérieusement celui qui est la santé, la force, le chemin, la vie. Finalement, voulons-nous, dans notre vie, du Sauveur ? Quel est l'obstacle, dans notre vie, qui empêche l'union profonde et réelle avec Dieu ? Est-ce la distraction qui interdit toute prière sérieuse ? Est-ce le péché habituel, qui me tient et auquel je tiens, cette indolence qui paralyse tout effort... Quelle est la porte que je dois ouvrir en enlevant la barre qui l'immobilise ? Faisons notre examen de conscience et répondons loyalement à cet appel lancé par toute la liturgie de l'avent et de Noël. Il y va du salut de notre âme.

Saint Avent et bon Noël.

PÈRE PHILIPPE

Le miracle de la Croix de Migné

Qui aujourd'hui croit encore aux miracles ?

Le peuple chrétien, en majorité certainement, car malgré tant d'assauts sa foi ne vacille pas et l'humble piétaille des baptisés n'a pas honte de croire encore comme croyaient ses ancêtres, de révéler la puissance de Dieu et d'accepter le surnaturel.

Mais les autres ? L'imbécillité orgueilleuse qui tient les moyens d'information, la médiocratie sans culture que produit l'Éducation dite nationale, la technocratie sans âme qui parasite les forces vives de notre pays, tout ce pays légal affecte le matérialisme à la mode qui d'ailleurs fait bon ménage avec une absurde idolâtrie...

Il est de bon ton, depuis les philosophes du XVIII^e siècle de moquer le fanatisme et la superstition, c'est-à-dire le catholicisme, et pourtant peu d'époques ont révéler étourdiment plus de superstitions ridicules que la nôtre. Superstitions que ces entités obscures auxquelles le XIX^e siècle prêtait la force de ce Dieu auquel il ne croyait plus : le Progrès, la Science, les Lumières, l'Humanité, la Paix... quand on avait dit cela, on avait tout dit et ces mots magiques dispensaient de réfléchir et de raisonner. Que de malheurs, de sang et de larmes sont venus de ces tabous ! Notre XX^e siècle les a pourtant conservés et y a ajouté de pires idoles : le Sens de l'Histoire, la Psychanalyse, le Sexe, la Désaliénation, etc.

Triste destin des civilisations païennes, elles refusent de croire en Dieu et elles révèrent des idoles et des fables ; hier, les scientifiques en haut-de-forme faisaient tourner les tables, aujourd'hui nos contemporains croient à n'importe quoi, aux billevesées freudiennes, aux extra-terrestres, aux mutants, aux gourous, au Zen, et j'en passe; seul Dieu leur semble incroyable !

Pendant ce temps, les hommes de l'Église, au lieu de prêcher inlassablement la Vérité, de fulminer contre le mensonge et l'erreur, barbotent confortablement dans ces superstitions à la mode. Ils ont vendu leur âme pour bien peu de chose : la louange des mass-media, la considération fallacieuse accordée par les ennemis du Christ, l'accord avec le monde, la chair et le Démon ! Plus rien ne leur fait honte, ni le sexe, ni la subversion, ni le mensonge ; rien de ce qui est humain ne leur est étranger, rien, si ce n'est une seule chose, le sens de Dieu et du surnaturel.

Dieu n'est plus pour eux qu'un parent pauvre et démodé, plutôt gênant dans les réunions publiques ; on l'oublie et déjà on proclame qu'il est mort !

C'est, je suppose, pour annoncer tout cela que la Croix qui, le 17 décembre 1826, devant plus de 2.000 personnes, parut miraculeusement dans le ciel d'un humble bourg poitevin, Migné, se montra couchée et non debout.

À une époque plus heureuse, à la conversion de l'empereur Constantin, en 312, déjà la Croix avait fulguré dans le ciel, mais debout ! Par contre, en 351, à la veille de la persécution de Julien l'Apostat, à Jérusalem où les ennemis du Christ allaient essayer de rebâtir le Temple, la Croix apparut encore dans le ciel devant saint Cyrille, mais couchée... présage des malheurs qui attendaient l'Église !

Quatre ans après le miracle de 1826, la Révolution de 1830 abattait partout les croix. L'Église allait connaître la persécution la plus funeste de son histoire ; elle n'a jamais cessé, elle empire aujourd'hui.



Apparition d'une Croix, à Migné, près Poitiers, le 17 décembre 1826, au moment d'une plantation solennelle de croix, pour la clôture du jubilé.
(Source : Gallica - domaine public)

Les Julien l'Apostat sont légion ; ils ne sont plus hors de l'Église, mais dans l'Église, et, comme au I^{er} siècle, les apostats travaillent à rebâtir le Temple, non plus celui d'Hérode, mais le temple symbolique qui pour la Maçonnerie signifie la République universelle. Malgré tout cela, ayons confiance, car, ainsi que l'écrivait Brasillach dans les heures de son agonie :

« L'ouvrage des méchants demeure périssable
Les idoles d'argent qu'ils se sont élevées
S'écrouleront un jour sur leur base de sable
Et la nuit tombera sur leurs formes rêvées. »

De grandes fêtes religieuses avaient marqué, jusqu'à notre triste époque, les anniversaires de l'apparition de la Croix de Migné. M^{gr} de Bouillé, l'évêque d'alors, proclama le miracle un an après, à la suite d'une enquête sévère, et il ordonna une solennité annuelle de la Sainte Croix, le troisième dimanche de l'Avent. Pour le premier anniversaire de l'apparition, il vint célébrer pontificalement la Messe et présider les processions. Tous les ans, par la suite, les évêques de Poitiers maintinrent la tradition en venant célébrer la fête commémorative.

De nos jours, cette présence épiscopale n'est plus qu'un souvenir !

Le vingt-cinquième anniversaire du miracle, en 1851, fut marqué par un jubilé que Mgr Pie, évêque de Poitiers depuis deux ans, annonça par une Lettre Pastorale éloquent. Des fêtes solennelles eurent lieu qui se répétèrent vingt-cinq plus tard, en 1876, Mgr Pie étant toujours évêque de Poitiers. Le discours qu'il prononça à cette occasion méritait d'être tiré de l'oubli. L'année 1926, centenaire de l'apparition, fut une année triste... elle vit la condamnation de l'Action Française et les prodromes du triomphe de ce parti moderniste qu'avait cru anéantir saint Pie X. Pourtant, bien qu'elle eût été retardée de près d'un an, ce fut une grande solennité. M^{gr} de Durfort l'avait reportée le 14 septembre 1927 ; autour de l'évêque de Poitiers, le cardinal Charost, archevêque de Rennes, les évêques de Limoges, de Périgueux, du Puy, de nombreux ecclésiastiques et un grand concours de peuple, vinrent célébrer et honorer la Croix.

L'année 1976 ne vit rien, rien ou presque qui distinguait ce cent cinquantième anniversaire d'une simple solennité annuelle. Aucun évêque, pas même celui du lieu, n'avait daigné se déranger pour célébrer la puissance de Dieu et la grandeur de Ses œuvres.

Mais que peut bien représenter, pour un clergé « en recherche vers l'aujourd'hui des hommes » (*sic*) l'image de la Croix et la notion même de sacrifice ?

Pour nous, voulant commémorer le miracle dont fut favorisée notre région (1), dans l'intention de réparer, autant que faire se peut, le mépris dans lequel est tenue l'œuvre de Dieu, nous avons réuni les récits du miracle, ceux des principales solennités auxquelles il donna lieu, avec les textes et les discours publiés à ces occasions par les grands évêques que furent M^{gr} de Bouillé et le Cardinal Pie. Nous éditons ce livre (2)

en hommage au Christ-Roi et à la Croix de Notre-Seigneur, sous la protection de la Sainte Vierge Marie, mère de l'Église.

CHR. LAGRAVE

(1) Migné n'est qu'à quelques kilomètres de Poitiers.

(2) Ce texte a été publié en 1977. Il devait constituer la préface d'un livre qui en réalité n'est pas paru.

Le père de Montfort et Poitiers

« Je vous rends grâce, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents du siècle, et de ce que vous les avez révélées aux humbles et aux petits; oui, mon Père, parce que ça a été votre bon plaisir. » (Mt 11-25.26). Cette phrase merveilleuse de l'Évangile, saint Louis-Marie Grignion de Montfort en a fait le dernier et la conclusion de tous « les principaux oracles de la Sagesse Incarnée qu'il faut croire et pratiquer pour être sauvés. » (chapitre 12 de son ouvrage *L'Amour de la Sagesse éternelle*).

Or saint Louis-Marie fut lui-même une énigme pour les sages et les prudents, comme il fut reconnu et recherché par les humbles et les petits.

Voyez plutôt ce qui se passe quand il vient pour la première fois à Poitiers le 1^{er} mai 1701. Il vient de Nantes où il a alors sa résidence depuis quelques mois. M^{me} de Montespan l'envoie à M^{gr} Antoine Girard de La Bournat, évêque de Poitiers.

Celui-ci le reçoit d'abord sèchement... Mais les pauvres de l'hôpital, eux, l'ont reconnu pour l'un des leurs, pauvre et humble. Ils ont admiré sa foi ardente tandis qu'il pria quatre heures durant à genoux dans la petite église de l'hôpital. Il était si pauvrement vêtu qu'ils se sont même cotisés pour lui faire l'aumône. Enfin, bien inspirés, ils le réclamèrent comme aumônier à M^{gr} Girard. Impressionné, celui-ci reçoit une seconde fois saint Louis-Marie. Mais peut-il faire confiance à ce jeune prêtre?... Il veut l'avis de M. Leschassier, supérieur du Grand Séminaire de Saint-Sulpice et directeur spirituel de notre saint. Quant à lui le père de Montfort retourne à Nantes où, tout en déployant une activité débordante, il attend la décision de son directeur, le très prudent M. Leschassier. Celui-ci écrit à M^{gr} Girard : « Ainsi,

Monseigneur, je me contente de vous exposer ce que je connais de ses dispositions, laissant à votre jugement la décision de l'affaire ».



Saint Louis-Marie Grignion de Montfort

Fin août, M^{gr} Girard écrit au père de Montfort : « Nos pauvres continuent, Monsieur, de vous désirer... Je crois vous devoir dire moi-même que leurs désirs, joints à ce que M. Leschassier a pris la peine de me, répondre, me font croire que Dieu vous veut auprès d'eux ».

Et, le 23 septembre, c'est enfin le « jugement décisif » de M. Leschassier attendu depuis des mois : « ...Je ne vois nul inconvénient que vous contentiez le désir des pauvres ».

Désormais le père de Montfort peut enfin partir pour Poitiers où il arrivera en octobre 1701.

Ce que les pauvres, les humbles et les petits avaient compris tout de suite, les puissants et les « sages », les prudents « décideurs » ne le comprendront jamais tout à fait, encombrés qu'ils sont de leurs préventions naturelles et de leurs conventions humaines.

Mais attention! Qu'il n'y ait pas de malentendu : le père de Montfort fut lui-même un vrai, un grand modèle de prudence, une prudence qu'il trouva toujours dans la parfaite obéissance à ses supérieurs, comme on le voit d'ailleurs dans ce petit épisode introductif à sa mission de Poitiers.

(à suivre)

A. MOUTON

CULTURE CHRÉTIENNE

La bataille de Vouillé, 507

Fin de l'Antiquité, début du Moyen Âge

En 325 de notre ère, l'Empereur Constantin, récemment converti, convoque le Concile de Nicée pour statuer sur l'affaire de l'arianisme. Trois cents évêques condamnent l'hérésie d'Arius et rédigent la profession de foi connue sous le nom de « *Symbole de Nicée* ».

En 381, l'Empereur Théodose convoque le Concile de Constantinople qui réitère la même condamnation. Théodose extirpe, en quelques années, l'hérésie arienne dans les limites de l'Empire romain. Mais elle subsiste à la périphérie.

L'épisode final de l'histoire de l'arianisme mérite d'être raconté. Le dernier évêque arien résidant à Constantinople veut un jour administrer le baptême à un catéchumène. Il le fait en prononçant les paroles du rituel arien : « *Je te baptise au nom du Père, par le Fils, dans le Saint-Esprit* ». A ces mots, l'eau baptismale disparaît complètement, laissant la piscine à

sec. La nouvelle de ce miracle, rapidement colportée, renforce encore l'autorité du Concile.

En 395, ce même empereur Théodose partage définitivement l'Empire romain entre ses deux fils. Il confie l'Empire d'Occident à Honorius, encore enfant, avec résidence à Rome. Il attribue l'Empire d'Orient à Arcadius, avec Constantinople pour capitale. Ces deux moitiés de l'ancien empire romain ne seront plus jamais réunies. C'est l'Empire romain d'Occident qui est destiné à disparaître le premier.

En 476, en effet, donc un siècle seulement après la décision de Théodose, le roi des Hérules, Odoacre, pénètre dans Rome et dépose le dernier successeur d'Honorius, qui portait le nom de Romulus Augustulus, nom qui rappelle à la fois le fondateur de Rome et le premier empereur. Cette date marque la fin de l'Antiquité et le début du Moyen Âge.

L'Empire d'Orient durera beaucoup plus longtemps. Il disparaît en 1453 lorsque Mahomet II détrône Constantin XIII Paléologue, dernier empereur

d'Orient. Cette date marque la fin du Moyen Âge et le début des « temps modernes ».

Il n'était pas inutile de rappeler succinctement ces grandes décisions des temps historiques, avant de commencer le récit d'un événement qui va nous ramener à nos origines et par conséquent nous remémorer notre véritable identité française et catholique que tant d'ennemis conjurés voudraient nous faire perdre.

Au moment où Odoacre met fin à l'Empire romain d'Occident, le jeune Clovis est âgé de dix ans et Clotilde est une petite fille d'un an. Une nouvelle ère politique commence à laquelle ces deux enfants vont imprimer la marque de Jésus-Christ.

Ulphilas et l'arianisme wisigoth

Les décisions du Concile œcuménique de Nicée, exploitées avec diligence par l'Empereur Théodose le Grand, ont donc mis fin à l'arianisme qui sévissait à l'intérieur de l'Empire. Mais alors dans quelles conditions cette hérésie s'est-elle maintenue chez les peuples barbares qui occupent la périphérie ?

Un siècle auparavant, les Goths se sont installés dans la vallée du Danube : les Ostrogoths sur la rive orientale et les Wisigoths sur la rive occidentale. Or, ces deux peuples pratiquent l'arianisme à la suite des circonstances que voici.

Ils ont été évangélisés par l'évêque Ulphilas qui finit par jouir auprès d'eux d'un immense prestige. Il avait traduit les Écritures Saintes en langue gothique et il était considéré, à cause de cela, comme un nouveau Moïse. Or, il passa à l'arianisme sans bien mesurer, dit-on, les conséquences lointaines de cette adhésion. Les peuples goths, ceux de l'Ouest comme ceux de l'Est du Danube, suivirent aveuglément leur nouveau Moïse. Les voilà tous ariens. Et ils le restèrent alors que les populations de l'intérieur de l'Empire ne l'étaient plus.

Quand les Goths quittent leurs résidences danubiennes et entreprennent leurs migrations vers le Sud et l'Ouest pour se rapprocher de la Méditerranée et de l'Océan, ils réintroduisent, dans l'Empire, un arianisme qui en avait été extirpé cinquante ans plus tôt, principalement par le zèle catholique de Théodose.

En 410, Alaric I, Roi des Wisigoths, profite de l'absence d'Honorius qui est à Ravenne, pour prendre Rome. Il se dispose à passer en Sicile quand il meurt avant d'avoir réalisé ce projet. Son successeur, Ataulf, fait la paix avec Honorius qui a réintégré Rome. L'Empereur lui cède la Gaule narbonnaise et la partie de l'Espagne qui est située au nord de l'Èbre, le fleuve de Saragosse. Parti de cette première base, le royaume wisigoth s'étend ensuite rapidement à toute la vallée de la Garonne. Telle est l'origine du royaume wisigoth d'Aquitaine dont la capitale est Toulouse.

Les premiers rois wisigoths d'Aquitaine, tout en restant ariens, entretiennent de bons rapports avec la population et l'épiscopat catholiques. Cette politique souple s'imposa aux Wisigoths pendant tout le règne d'Honorius, dernier empereur romain d'Occident.

Mais quand Odoacre prend Rome et dépose Honorius, l'autorité fédérative de l'Empire s'effondre et Euric, qui est devenu roi des Wisigoths après la mort d'Ataulf, en profite pour rompre tout lien d'allégeance avec Rome et il étend les limites de la monarchie wisigothique, d'abord en Espagne, au sud de l'Èbre, puis en Gaule jusqu'à la Loire et au Rhône. Il rêve d'ailleurs de conquérir tout le reste de la Gaule que la chute de l'Empire romain laisse sans défense.

En même temps, Euric reprend une politique d'arianisation. Il fait peser, sur les territoires qu'il occupe, en Gaule, un joug de plus en plus lourd. Il exile les évêques qui lui résistent et il interdit de remplacer ceux qui meurent. Certains sièges épiscopaux restent ainsi de nombreuses années sans titulaires. Les populations et le clergé catholiques supportent toujours plus mal l'autoritarisme arien des Wisigoths.

Euric meurt en 485 et Alaric II lui succède sur le trône wisigothique de Toulouse. Il est décidé à pratiquer une politique moins contraignante à l'égard des catholiques de Gaule, mais il n'arrive pas à désarmer leur méfiance. Car les regards des gallo-romains se portent maintenant vers Clovis et vers les Francs dont les succès militaires viennent de montrer l'efficacité dans la défense des confins septentrionaux. On se souvient, car il y a seulement quarante ans de cela, de l'action décisive de Mérovée aux Champs Catalauniques dans la bataille qui a repoussé les Huns et qui dura trois jours, les 20, 21 et 22 septembre 451.

Clovis lui-même vient de mettre fin au royaume anachronique que s'était constitué le général romain Syagrius, entre Troyes et les côtes de la Manche ; il l'a chassé de Soissons, sa capitale, en 486.

Les Wisigoths, si on leur laisse conquérir la Gaule, vont la replonger dans les erreurs et dans les désordres de l'arianisme et cela d'autant plus certainement que les Burgondes sont ariens et arien aussi Théodoric, roi des Ostrogoths (à ne pas confondre avec Théodose, empereur de Rome et de Constantinople). Théodoric vient de chasser Odoacre de Rome ; il s'y est installé lui-même et il y exerce une autorité quasi-impériale. Il faut véritablement freiner la mainmise des princes ariens sur la Gaule. Et qui peut le faire mieux que Clovis? C'est ce que pense saint Rémi, qui est archevêque de Reims depuis 461.

(à suivre)

J. VAQUIÉ

NDLR. Jean Vaquié est décédé en 1992 ; cette étude a été écrite en 1988.

« En nous joignant aujourd'hui aux anges et aux bergers pour fêter la naissance du fils de Marie, en nous penchant sur la crèche pour y adorer l'Enfant-Dieu revêtu de langes, nous pouvons sans doute et nous devons tressaillir dans la connaissance de ce mystère inconnu des sages et révélé seulement aux petits. Nous pouvons nous arrêter, nous extasier dans la douce contemplation, dans la suave méditation des merveilles cachées de Bethléem. Mais ni la nativité, ni la résurrection, ni même la glorieuse ascension du Christ ne constituent le mystère final de sa venue dans la chair. Si nous voulons comprendre le psaume de David concernant la conclusion dernière des mystères du Fils : In finem pro occultis Filii, Psalmus David [Psaume de David sur la fin, sur les secrets du Fils], il faut plonger plus avant et porter notre regard plus loin dans la divine économie, il faut pénétrer le secret de ce travail latent qui s'opère dans les âmes par la grâce du Christ, et qui doit aboutir à la consommation éternellement vivante et glorieuse de son corps mystique. »

(Homélie de M^{gr} Pie sur le texte du psaume IX, pour la messe du jour de Noël 1859, in Œuvres de monseigneur l'évêque de Poitiers (10^e édition, vol. X, 1894).